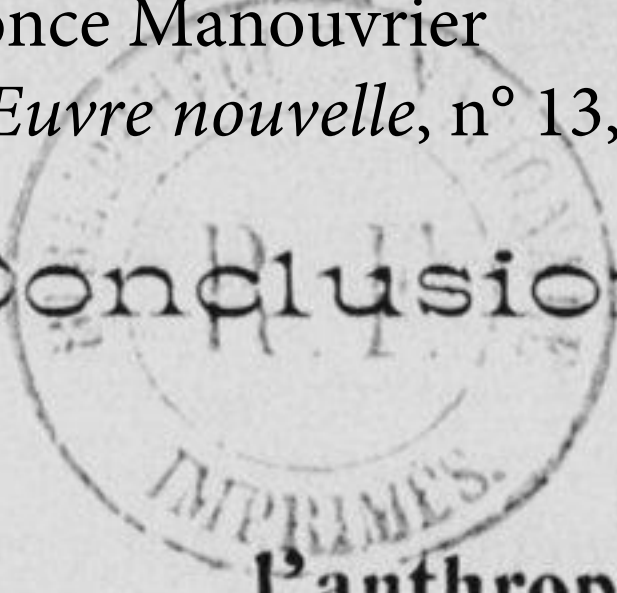




Conclusions générales

sur

L'anthropologie des sexes

et applications sociales

(Suite)

Il y a, dans les sociétés modernes, des injustices et des absurdités si anciennes qu'il est presque nécessaire d'en souffrir soi-même pour les apercevoir, tant on y est habitué. Tel n'est point le cas de celles dont je viens de parler, car elles sont au contraire en contradiction avec des habitudes et, l'on peut dire, avec des instincts universels dans l'espèce humaine. L'association de l'homme et de la femme en familles et la répartition du travail dans ces familles entre les deux sexes étaient sans doute susceptibles de perfectionnements, visant certains abus et certains cas particuliers plus ou moins fréquents. Mais l'idée de substituer la femme à l'homme dans le travail extérieur et d'établir une concurrence entre les deux sexes entraînant pour la femme ou l'impossibilité d'avoir des enfants ou l'impossibilité de s'occuper d'eux convenablement, l'idée de substituer au ménage conjugal des caravansérails, aux soins maternels des sortes de casernes pour nouveau-nés et pour bambins de tout âge, une telle idée n'eût certainement pas paru correspondre à l'intérêt des enfants ni à celui des mères, ni à celui des pères, ni, je suppose, à l'intérêt social. Il a fallu que se produisît spontanément, sous la pression de nécessités sociales d'ordre pathologique, une semblable dé-

viation, pour qu'une déviation parallèle pût en résulter dans quelques intellects féminins ou masculins. Or elle me paraît assez nettement caractérisée comme telle pour mettre en évidence la nature vicieuse des nécessités sociales, économiques ou autres, dont elle résulte. L'excès de malfaisance et d'absurdité des résultats envisagés par leur côté féminin, pour ainsi dire, contribuera ainsi à nous mettre sur la voie de causes pernicieuses qui n'ont pas produit que ces résultats, et l'on pourra réagir.

En réalité le féminisme n'est qu'un aspect du socialisme, et n'en est point séparable, pas plus théoriquement que pratiquement. Le socialisme consiste dans l'ensemble des aspirations, réclamations, propositions et moyens tendant à l'amélioration de l'ordre social.

Ces manifestations, nécessairement, ont une valeur très inégale. Entre la souffrance qu'elles traduisent et les moyens à employer pour la faire disparaître, il y a la même distance à parcourir qu'entre le symptôme d'un mal et le diagnostic, ou le classement de celui-ci dans un cadre nosologique encore inexistant en matière sociale, puis entre le diagnostic et la connaissance des causes et du mécanisme de leur action, enfin entre cette connaissance et celle du remède à appliquer. Quel océan d'illusions, de tâtonnements, de déceptions, sépare notre savoir actuel en sociologie de celui dont l'humanité commence à peine à reconnaître la nécessité logique pour prévoir et, ensuite, pourvoir !

Dans le féminisme, comme dans l'ensemble du socialisme, certains efforts ou systèmes semblent impliquer cette croyance que tout est à changer dans l'organisation sociale, et qu'elle doit être reprise d'après un nouveau plan conçu au rebours de l'état actuel.

Une telle croyance me paraît être basée sur une conception quelque peu enfantine et aussi quelque peu métaphysique des sociétés. Il semble, en effet,

qu'elle envisage celles-ci comme des produits entièrement artificiels, dont la forme et la structure furent réglées par des volontés anciennes ayant opéré à la façon du libre arbitre, et pourraient être changées de même par des volontés contraires. Une forte conviction dans ce sens n'est pas sans exemple dans l'histoire, puisqu'elle n'est autre, au fond, que l'esprit ultra-révolutionnaire, non pas celui qui se révolte contre un pouvoir malfaisant, mais celui qui partage au contraire les illusions du despote. S'il dispose d'une grande force il peut donner lieu à d'innombrables événements, actions et réactions ; et puis, au bout d'un certain temps, se produit un résultat contraire à celui qui était visé, ou bien un résultat à côté dans lequel on peut voir l'effet d'une évolution plutôt retardée par la volonté malencontreusement intervenue.

C'est qu'en dehors des volontés humaines, puissantes ou humbles, il y a d'autres faits qui entrent en ligne dans le déterminisme sociologique, et parmi eux des faits permanents, nullement conventionnels ou révoquables à notre fantaisie. Une société ne peut se maintenir qu'à la condition d'y adapter sa constitution, ses mœurs et ses lois. C'est du reste ce qui a lieu sous la pression continue des nécessités qu'ils produisent, bien que, parfois, en l'absence d'une notion claire de l'origine de celles-ci.

Il doit donc y avoir dans les sociétés civilisées qui ont pu croître et maintenir longtemps leur existence certains points de leur organisation, et vraisemblablement des points fondamentaux, qui résultent de nécessités primordiales bien plus que d'arrangements prémédités. Il importe de distinguer ces points de ceux qui résultent, au contraire, de volontés égoïstes ou inintelligentes dominées par des circonstances transitoires. C'est une distinction difficile à faire en raison de l'enchevêtrement et des combinaisons qui se pro-

duisent à la longue entre le bon et le mauvais. Elle est surtout difficile pour l'individu qui lutte pour son existence. Elle est cependant nécessaire dans l'intérêt général. Les faits dominateurs à la pression desquels est dû ce qu'il y a de plus fondamental et de meilleur dans l'organisation sociale, ce sont les besoins biologiques et moraux existants chez la totalité des membres d'une société. Si ces besoins primaires ne sont pas suffisamment respectés, il s'ensuit une énorme quantité de souffrances qui n'atteignent pas seulement la portion pauvre des populations. C'est par la douleur, ainsi que par les réactions et les luttes consécutives, qu'ils manifestent et manifesteront leur existence jusqu'à ce que l'organisation sociale soit devenue entièrement conforme à leurs exigences. La force mystérieuse, le principe bienfaisant qui semble conduire malgré tout l'organisation sociale (considérée dans l'ensemble) vers un état meilleur, c'est la lutte perpétuellement excitée par la souffrance. Ce mode de progression nous obligerait à faire les plus sombres présages si nous ne devions pas attendre de la science une lumière directrice capable d'abréger une marche aussi douloureuse vers l'ordre vraiment moral.

Il a été noté plus haut que les individus sont obligés, avant tout, de pourvoir à leurs besoins par les moyens dont ils disposent. Mais certains de ces moyens sont interdits par les arrangements sociaux. Ceux-ci doivent tendre, en effet, à empêcher ou à régler les conflits qui se produisent nécessairement entre les besoins individuels, de façon à ce que leur satisfaction soit obtenue d'une manière de plus en plus conforme à l'intérêt général, celui-ci représentant la plus grande somme d'intérêts particuliers. Il s'en faut énormément que les sociétés les moins imparfaites aient atteint, sous ce rapport, l'idéal de justice qui réduirait à leur minimum les conflits en permettant à chaque individu

d'atteindre, sans le dépasser, le maximum de satisfaction compatible avec l'intérêt de ses co-associés et avec la défense de l'association. Une telle perfection de l'adaptation d'une société à tous les besoins de ses membres impliquerait une intelligence suprême dans l'ordre sociologique. Or, c'est à peine si la science commence à aborder l'étude des phénomènes sociaux, et la connaissance parfaite de ceux-ci impliquerait une science des êtres humains qui, elle-même, est encore très rudimentaire.

Il y a donc une forte dose de témérité dans tout système actuel tendant à refondre sur un plan nouveau les sociétés humaines sous le prétexte que le désordre moral y prédomine sur l'ordre. L'action sage suppose la prévision sûre, qui suppose à son tour la connaissance. Celle-ci ne saurait être remplacée par des amoncellements d'hypothèses, si ingénieuses qu'elles puissent être en elles-mêmes.

Il y aurait là un motif de découragement pour ceux qui ont cru entrevoir l'avènement d'un ordre social irréprochable, si nous ne savions que tout accroissement de notre savoir porte ses fruits et que tout progrès consécutif dans notre action suffit pour faire cesser ou diminuer une multitude de souffrances tout en préparant des progrès ultérieurs. Nous le savons d'après l'expérience acquise dans tous les autres domaines du savoir et de l'action. Reconnaître théoriquement la nécessité d'une future science sociologique et anthropologique, c'est reconnaître la faiblesse actuelle de nos prévisions et l'inhabileté de notre action.

Mais c'est acquérir en même temps une notion philosophique infiniment précieuse et d'une haute portée pratique. Elle nous fait comprendre, en effet, que notre ignorance est le principal sinon le seul obstacle au progrès social et que les luttes violentes, les systèmes *a priori* conçus simplement à rebours de l'organisation

actuelle sont de simples effets séméiologiques du mal existant ou des tentatives thérapeutiques plutôt redoutables si elles avaient le champ libre, puisque personne n'est capable de prévoir ce qui en résulterait. Il est trop facile de rendre les hommes heureux sur le papier. Mais une dure expérience nous montre chaque jour la différence qui existe entre ce qui se passe réellement et les intentions des législateurs. Elle est assez grande pour avoir donné lieu à une doctrine socialiste professant à l'égard de toute législation, le scepticisme et même une hostilité systématique.

Ce n'est pas une raison pour regarder les systèmes de réforme sociale comme indignes de toute considération, puisqu'ils représentent des aspirations issues de besoins réels et seulement rendues fâcheuses par leur exclusivisme. Les uns traduisent le besoin de la liberté individuelle, d'autres le besoin d'une réglementation empêchant les abus de la force brutale ou intellectuelle, les autres le besoin pour toute supériorité individuelle de profiter de ses avantages, au moins dans la mesure utile au bien commun. Il ne me paraît pas que la science actuelle permette de condamner l'une quelconque de ces diverses aspirations, ni qu'elle autorise aucunes d'elles à s'enfler démesurément au détriment des autres sous les noms d'individualisme, d'étatisme, d'aristocratie, etc. De même pour les besoins traduits dans les aspirations érigées en systèmes communistes, et pour les besoins contraires qui sont parfois considérés faussement comme incompatibles avec les premiers. Les uns et les autres sont justifiés positivement. Les systèmes seuls ne le sont pas, tous étant en opposition, en tant que systèmes, avec la méthode scientifique.

On peut remarquer, du reste, que chacun d'eux, envisageant la marche des choses à son point de vue, se considère comme le terme vers lequel s'achemine

l'évolution sociale. Cela semblerait indiquer que celle-ci s'achemine plutôt vers une organisation future dans laquelle tous les systèmes trouveront la part de satisfaction que comporte la part de vérité incluse dans chacun d'eux. Tous, en effet, peuvent invoquer en leur faveur une certaine partie de l'évolution générale et c'est déjà un grand progrès que de recourir à un argument de ce genre. C'est reconnaître quelque chose de naturel et de supérieur à l'arbitraire dans l'évolution sociale. L'idée d'évolution naturelle implique l'idée de modifications successives, graduelles et lentes, d'une liaison nécessaire entre le futur et le présent, comme entre le présent et le passé. Elle implique la reconnaissance de l'énergie énorme enfermée dans ce qui est par le seul fait que *cela est* ; la notion que *cela est* devenu et que *cela devient*, indépendamment de toute idée préconçue, autre chose, — quelque chose qui échappe à nos prévisions.

Puisque chaque système pense trouver et trouve en effet dans l'évolution un argument en sa faveur, dans la marche des choses, on peut en inférer que tous les systèmes contiennent une part d'erreur comme une part de vérité. Leur fusion dans la commune recherche de celle-ci rendrait synergiques les efforts actuellement dépensés avec un minimum de travail utile par suite des entrechoquements et des réactions exagérées.

Les oscillations de la courbe du progrès social sont tellement immenses qu'il faut embrasser un ensemble de sociétés et un temps très long pour y saisir une progression certaine. Si l'on songe à la somme de souffrances supplémentaires et de travail perdu que représentent ces oscillations, l'on ne peut douter qu'elles résultent d'une conception radicalement erronée des processus sociaux et du mode d'action convenable pour les diriger. Des processus lents et molécu-

lares ne sont dociles qu'à une direction appropriée à leur nature. Encore faut il, pour que ce mode d'action soit utile et non nuisible, qu'il soit lui-même dirigé par une prévision expérimentalement acquise. Pour le moment, c'est le bâton de l'aveugle qui convient à notre capacité de prévision en matière sociale, et non le bâton de commandement.

. . .

L'introduction de l'esprit scientifique en matière sociale, constituera donc, à elle seule, une condition de progrès peut-être supérieure à toutes celles qui se produiront ultérieurement. Si il est vrai que l'évolution en cette matière a été, malgré tout, réellement progressive dans son ensemble, et que le progrès réalisé a pu sortir de la lutte chaotique d'intérêts ou de besoins non classés quant à leur valeur au point de vue individuel et au point de vue social, coalisés les uns contre les autres plus ou moins habilement, sous des titres parfois menteurs et hypocrites masquant les appétits ou les érigeant en principes, on doit attendre de la science sociologique une accélération très rapide du progrès social.

La science consiste en un classement basé sur la connaissance des choses et de leurs rapports entre elles. Il est impossible que le classement des besoins individuels et des besoins sociaux n'atténue pas et ne fasse pas disparaître même un certain nombre d'entre eux, par le seul fait que leur existence sera démontrée absurde et incompatible avec la satisfaction d'autres besoins plus importants des mêmes individus et des mêmes sociétés. Parmi ces derniers besoins il en est que l'on appelle altruistes, dont la satisfaction n'en contribue pas moins pour cela au bonheur de ceux qui les éprouvent, et ce n'est nullement par exception. D'autre part, innombrables sont les individus qui

passent leur vie dans l'inquiétude et les tourments pour atteindre un but parfaitement égoïste, absurde, contraire à leur intérêt réel, et nullement obligatoire. C'est également vrai pour des collectivités souvent entraînées par des traditions dont la source et la valeur sont à peine mises en question.

Combien d'autres sottises encore sont à scruter scientifiquement. Elles sont trop vite rangées comme des effets de vagues nécessités économiques, tandis qu'elles sont plutôt des effets de l'ignorance et des préjugés. Mais elles n'en aggravent pas moins ces nécessités économiques, et c'est une des raisons pour lesquelles ce *facteur* me paraît susceptible d'être discuté comme une chose réformable. Il y a des nécessités économiques de différents ordres, et toutes peuvent avoir des conséquences fort diverses suivant la nature des facteurs concomitants.

S'il ne faut pas considérer les lois économiques comme créant d'avance un facteur inéluctable, il ne faut pas davantage s'abandonner à leur action comme à une sorte de providence tutélaire tendant par essence vers une amélioration finale des sociétés.

Les lois naturelles produisent du bonheur ou du malheur suivant que nous savons ou ne savons pas conformer notre conduite à leurs exigences et en même temps à nos besoins.

Les mêmes lois mécaniques en vertu desquelles un train déraile dans une courbe de chemin de fer s'opposent au déraillement si le rayon de la courbe ou la disposition du rail extérieur ou la vitesse sont réglées d'après la connaissance de ces lois. Un ingénieur qui organise une usine se sert presque des lois mécaniques comme d'un instrument docile à ses besoins, parce que la prévision, dans ce domaine, peut être certaine et précise. Le chimiste sait qu'il ne faut pas plaisanter avec les lois mécaniques et physiques,

mais il apprend à n'en pas souffrir et à les faire servir au contraire à ses besoins. L'horticulteur, l'éleveur de bétail, qui ont à manier des êtres organisés, possèdent eux-mêmes une certaine latitude d'action révélée par le tâtonnement ou l'expérience scientifiquement conçue, mais toujours, cependant, avec la plus grande circonspection à l'égard des lois mécaniques, physico-chimiques et biologiques. Une latitude plus grande encore semble pouvoir être acquise en matière humaine et en matière sociale où une plus grande diversité de direction est devenue possible. Mais la matière sociale reste toujours étroitement soumise, en dehors de ses lois particulières que nous connaissons extrêmement peu, à des lois biologiques que nous connaissons beaucoup mieux et dont les effets bons ou mauvais son beaucoup plus aisément perceptibles. Aussi peuvent-ils nous servir de critérium, faute de mieux, pour apprécier la valeur d'une direction sociale dès que les conséquences en sont perçues et lorsqu'il est encore en notre pouvoir de modifier la direction prise.

Une direction, par exemple, dans laquelle des membres d'une société, des individus sains et vigoureux de l'un ou de l'autre sexe, aptes à la lutte normale et non paresseux, n'arrivent pas à se nourrir et à se vêtir, à se loger, à se reproduire, à élever leurs enfants dans la mesure des ressources sociales, cette direction est certainement mauvaise, dangereuse même pour l'existence de la société, si le nombre des individus ainsi atteints est considérable. De même que, dans une organisation industrielle, il n'y a pas de considération de rendement ou d'esthétique qui ne doive s'effacer devant les nécessités d'ordre mécanique, il il n'y a pas de théorie sociale qui ne soit à rejeter ou à modifier si elle est en contradiction avec des nécessités d'ordre biologique.

C'est assez de subir le mal qui provient de causes

inaccessibles à notre action ou imprévues, sans que des théories discutables et plus souvent intéressées qu'on ne le pense, viennent y ajouter leur influence néfaste.

S'il convient de ne pas régler son action d'après des prévisions à trop longue portée, ce n'est pas seulement parce que celles-ci envisagent un état social hypothétique ; c'est aussi parce que l'action qu'elles déterminent risque d'être rendue inutile ou nuisible par le fait que le but visé est une *refonte* sociale. Outre que la possibilité de cette refonte n'est rien moins que démontrée, ceux qui travaillent en vue de sa réalisation sont naturellement portés à attacher une médiocre importance aux corrections partielles de l'organisation existante, à négliger ce qu'elle contient de bon, et même à se réjouir de tout indice de désorganisation comme d'un signe annonçant l'avènement prochain de l'ordre existant dans leur imagination. Très différente doit être la tactique de ceux qui considèrent l'organisation future comme devant résulter de simples mais innombrables perfectionnements successifs de l'actuelle. Ne se croyant pas capables de créer un organisme nouveau, ils sont pleins de respect pour ce qu'il y a de bon dans l'organisme existant ; ils cherchent à l'entretenir, à l'améliorer, à l'accroître, étant persuadés que c'est là le germe d'un avenir meilleur. Ils recherchent les causes de ce qui est mauvais afin de soulager, de corriger, de prévenir ; ils considèrent qu'il n'y a pas de petit progrès qui ne contribue à en préparer d'autres. Or, comme notre action ne peut s'exercer utilement en matière sociale que dans des limites très étroites, il s'ensuit que cette action modeste est la seule efficace et que ses effets seraient beaucoup plus rapides s'ils n'étaient retardés ou empêchés par les effets de l'action soi-disant révolutionnaire.

J'ai noté plus haut la difficulté que peut rencontrer, en matière sociale, non seulement le diagnostic et l'étiologie d'un mal, mais encore la constatation de ce mal lorsqu'un certain nombre de ceux qui ont souffert, bien loin de s'en plaindre, ont réussi à se procurer par adaptation une euphorie personnelle. J'ai indiqué aussi le mécanisme par lequel cette adaptation est systématisée puis proposée comme un perfectionnement social issu de souffrances passagères. Je suis bien loin de contester la possibilité de tels perfectionnements. Il ne serait pas difficile d'en citer de nombreux exemples, puisque la tendance naturelle de l'évolution vers le mieux résulte, à mes yeux, d'une série d'adaptations nécessitées par la souffrance. Mais il ne s'ensuit pas nécessairement que toute adaptation soit un pas vers le progrès, ni que l'euphorie subjective soit la preuve d'un état prospère.

Il n'en est pas ainsi pour l'organisme individuel, *a fortiori* pour un organisme social dans lequel il ne suffit pas de considérer quelques individus pour conclure sur une catégorie entière, ni une catégorie pour conclure sur l'ensemble de la société, d'autant plus que le bonheur des uns peut n'être fait que du malheur des autres. Ceci ne peut être un idéal. Il faut donc chercher un critérium qui permette de discerner le mal sous l'apparence du bien et, parfois aussi, le bien réel qui tend à sortir d'une crise nécessaire.

Le critérium le plus sûr est, comme je l'ai dit plus haut, un critérium biologique, parce qu'un tel critérium offre plus de garanties d'exactitude, et parce qu'un prétendu progrès moral qui aboutit à des conséquences biologiques désastreuses pour les individus et pour la société n'est sûrement pas un progrès. Il faut toutefois rechercher si le progrès moral visé ne pourrait pas être rendu possible par une adaptation

différente de celle qui s'est offerte la première aux individus directement intéressés et n'entraînait pas les mêmes conséquences.

Cette adaptation différente doit naturellement être plus difficile puisque la première voie suivie a été celle de la moindre résistance. Mais on peut chercher pourquoi la résistance s'est trouvée moindre dans une mauvaise direction, plus grande dans une direction plus avantageuse. Il se peut que l'on dévoile ainsi quelque vice social ou que, s'il est déjà connu, on le mette mieux en évidence. Il se peut aussi que l'on découvre à cette occasion des moyens pratiques de rendre plus facile l'adaptation dans la direction avantageuse. Il se peut que l'emploi de ces moyens soit pour la société une adaptation nullement gênante pour elle, qu'il soit au contraire une solution de questions connexes facilitant d'autres solutions et permettant d'apercevoir d'autres vices à corriger, de nouveaux progrès à réaliser.

C'est par cette adaptation réciproque et indéfinie des besoins de l'individu et de ceux de ses semblables que l'évolution sociale est progressive malgré tout, mais avec une lenteur dont notre ignorance est la cause. Les lignes qui précèdent n'ont pas besoin d'être accompagnées d'exemples pour les hommes de science tout au moins, et surtout les biologistes accoutumés à des enchainements de progrès absolument analogues, qui sont l'histoire entière des organismes supérieurs.

..

On trouvera du reste, dans la deuxième partie de ce travail, un exposé de faits que les considérations générales ici présentées ont eu pour but de rendre plus suggestifs, au point de vue des applications qu'ils comportent à la critique du mouvement féministe et

de l'ensemble du mouvement socialiste. On verra clairement dans ce simple exposé, où seront associés comme ils doivent l'être, les trois points de vue anatomique, physiologique et psycho-sociologique de l'anthropologie, si la situation actuelle de la plupart des femmes, dans les sociétés les plus civilisées, est conforme ou non à ces nécessités biologiques dont le respect est une condition vitale pour toute société. On verra jusqu'à quel point cette situation lamentable justifie le besoin de réforme sociale qui se traduit par ce que l'on nomme le féminisme.

On appréciera en même temps la valeur sociale des divers mots d'adaptation employés spontanément par les femmes sous la pression du besoin, et la valeur sociale des diverses directions théoriquement proposées comme devant conduire à une situation des femmes conforme à leurs intérêts propres.

Ceux-ci apparaîtront comme indissolublement liés à ceux des hommes, précisément par ces nécessités biologiques présentées ci-dessus comme dominant les arrangements économiques.

Il n'y a peut-être pas de meilleure introduction à l'étude générale du mouvement socialiste que la confrontation des besoins manifestés par les souffrances, les aspirations, les réclamations et les efforts d'adaptation des femmes avec les besoins des hommes. Nulle part, en effet, la solidarité des intérêts en conflit ne saurait être mieux pressentie ; nulle part elle ne saurait être mieux démontrée en l'état actuel de la science. C'est pourquoi les questions soulevées dans ce long préambule y ont pris d'elles-mêmes, en quelque sorte, un caractère de généralité qui a pu paraître parfois excessif.

Ce caractère s'imposait en raison de la nature du sujet et de la connexion étroite qui existe entre les diverses questions sociales.

Le féminisme n'est pas issu, comme l'ont pensé beaucoup d'écrivains, de la fantaisie de quelques femmes ni de considérations théoriques. Il est issu de souffrances énormes, de besoins primordiaux non satisfaits et cherchant à se satisfaire, auxquels sont venues se joindre des aspirations relativement secondaires mais qui sont bien loin, elles-mêmes, d'être négligeables. Quelques-unes ont revêtu, parfois, des formes bizarres qui importent peu si l'on trouve derrière ces excentricités l'indication de quelque besoin raisonnable. N'a-t-il pas fallu que les intérêts masculins fussent menacés dans les professions libérales pour que l'on songeât à rappeler la femme au foyer ? On n'y avait pas songé tant qu'il ne s'était agi que des foyers pauvres et des professions les plus dures. C'est ainsi que l'on commence toujours à prédire les véritables malheurs sociaux quand ils sont à moitié accomplis.

Si la concurrence entre les sexes se généralisait, ce serait assurément une révolution, et l'on peut se demander si celle-ci pourrait seulement s'achever sans être fatale à la société qui en serait le théâtre. Dans l'hypothèse où elle entraînerait assez tôt une réaction, elle serait alors seulement une de ces oscillations exagérées dont il a été parlé plus haut et dont l'amplitude fâcheuse, due en partie à notre ignorance, pourrait être diminuée par un peu de prévision scientifique.

Suivant le mécanisme que nous avons indiqué, les besoins non satisfaits dans une direction finissent par déterminer une direction contraire qui se continue, à son tour, jusqu'à ce que les besoins opposés parviennent à la changer. Tout changement de direction a donc pour cause des besoins qui peuvent être aussi respectables les uns que les autres. Il faut tâcher de reconnaître ces facteurs sociaux et d'en apprécier la valeur, si l'on n'a pas pour mobile unique un égoïsme

aveugle ou l'horreur de tout changement. L'opinion est aussi un facteur puissant qui joue son rôle dans le déterminisme économique et politique. Eclairée par une connaissance positive, scientifique, elle peut exercer une influence pondératrice et régularisatrice sur les mouvements sociaux en favorisant chacun d'eux dans la mesure de la légitimité et de l'importance des besoins dont il résulte, en le modérant ou l'aiguillant de façon à ce qu'il ne provoque pas une trop vive réaction des besoins antagonistes.

Ne méconnaître aucun des besoins, aucune des indications progressistes quelconques représentés dans le mouvement féministe même sous ses formes les plus choquantes, c'est la première condition à remplir par ceux qui se proposent de prévenir les exagérations, les écarts, les déviations qu'ils déplorent ou qu'ils redoutent. S'il existe un germe de progrès moral mêlé à des erreurs dans un mouvement social, c'est en sachant discerner ce germe qu'on peut favoriser son développement d'une manière non préjudiciable au progrès de l'ensemble.

Reconnaître dès le principe un mal ou un bien, cela implique une connaissance, une démonstration et même une prévision scientifiques assurément difficiles à obtenir. Mais une connaissance incomplète porte déjà ses fruits. L'anthropologie comparative des sexes peut, dès à présent, fournir des certitudes sur quelques points capitaux et, sur un certain nombre d'autres points importants, des éléments d'appréciation extrêmement utiles.

L. MANOUVRIER,
*Professeur et directeur du
Laboratoire de l'École d'An-
thropologie de Paris.*